

L'ASSEMBLÉE DES FEMMES

1^e

La Fin, à partir de la p. 227 GF.

— la Fin de la scène entre Chrémis et "l'homme".

L'homme, qui n'a pas de nom propre, est un anonyme, il est "tout homme", tout citoyen mais peut-être pas justement "tout citoyen", car un citoyen se signale par son nom, qui, comme plus tard en Russie, héritière du monde byzantin et grec, porte aussi sa généalogie (Alexei, Alexeievitch [= fils d'Alexei] Pétro, = Callimaque, fils de Callias, du dème de Solamine).

"L'homme" non nommé est donc davantage un homme "naturel", égoïste et individualiste, qu'un citoyen, lié par des liens sociaux et, par excellence, démocratiques.

Il a développé une opinion de défiance vis à vis des grands décrets politiques aventureux et mal négociés, typiques de la démagogie ou de l'instabilité démocratique.

Il y a eu le rappel de l'impôt du quarantième "imaginé par Euripide" [pas le dramaturge, mais comme on sait qu'Aristophane a fait de l'autre son souffre-douleur comique, la "chute" de l'histoire fait rire... et du coup relativise la critique "politique"]. Comme cet impôt n'apporte pas de solution, le dirigeant est critiqué : p. 227.

"chaun recouvit de paix, cette fois, Euripide."

Ces échecs d'une politique précipitée autorisent "l'homme" à douter et à ne pas adhérer, à prendre son temps, à critiquer.

Est-ce une remise en question de la démarche démocratique en soi ? Non : dans le théâtre civique athénien, cela n'aurait guère de sens. Mais c'est, comme chez Socrate, une critique du mauvais gouvernement, des mauvais hommes qui gouvernent.

→ c'est une réforme de "l'homme" qu'il faut, plutôt que du régime et de ses principes.

Or, → la même démarche est prescrite par Tocqueville (il faut s'adapter au nouveau principe historique égalitaire) et par Roth / Lindbergh (il faut des citoyens politisés et porteurs de l'idéal, comme Hermann / il faut "déjudéiser" les petits Juifs en les "middleséisingant", en les fondant dans le "melting pot" pour les reforge → ce sera le principe des camps de "rééducation" nazis-paysans, 2^e moitié du 20^es.).

Or, ici, la réforme de l'homme gouvernant est radicale, vu que c'est la femme qui assume le pouvoir.

Le message, à travers la forme comique, est que son gouvernement sera meilleur car sa nature est meilleure.

Elle est plus sensée, maternelle, pourvoyeuse de bien-être et de sensualité... ce qui est présenté comme l'idéal de la vie, par Aristophane et le genre comique tout entier (cf les Cavaliers, mais aussi la Paix, etc.)

« Ce n'est pas la même chose, mon bon. Alors, c'étaient nous qui gouvernions ; maintenant, ce sont les femmes. »

Ploutos...

→ la scène suivante apporte illustration et confirmation immédiate.

→ LA CRIEUSE PUBLIQUE

⇒ la crieuse annonce un repas collectif général.

· Tout le monde mangera

· On sera réparti dans les tables "par tirage au sort" (suivant donc en principe démocratique égalitaire, et non par affinités de "groupes" — d'amis, d'honneur, de classe, d'intérêt, etc. comme dans le Banquet d'Athalan chez Platon l'an dernier.

oe. donc pas de groupes d'intérêt privés, comme chez Tocqueville, ni de repas ethniques comme chez Roth: la famille Roth, avec tante Evelyne ou Alvin, les bars de Wasp Facho dans la ville où Hermann refuse d'être mutilé ou dans le restaurant de Washington.)

· On décrit et annonce l'abondance et la "profusion". C'est un repas de fête, avec sa dimension latente de réjouissance licencieuse, marquée par le double sens (que la note "dit" "obscène") de "nettoie les oriettes des femmes". On notera que cette jocularité dégradante semble avoir aussi une fonction civique égalitariste, puisque comme par hasard, Smeos est "dans une tenue de cavalier" (p 228). Cela participe du champ sémantique métophantique érotique — comme p.é. p 227 le "don par Christès de sa "fourche", au droit privé duquel il renonce (au profit d'un droit collectif à enfourcher ou être enfourché).

40
Mais c'est aussi un usage social de la classe moyenne supérieure mise au service de celles qui servent la cuisine au peuple, les femmes gouvernantes.

→ on trouve finalement le même idéal de service de l'Etat et dans les cavaliers ... mais ici en contexte moqueux qui abaisse un peu la classe supérieure, toujours suspecte de velléités oligarchiques.

Le peuple, lui, est content : fin de la guerre et de la souffrance des citoyens soldats. Ainsi,

« Géron (= le vieux) s'avance revêtu d'un manteau de laine et chaussé de sandales, riant aux éclats [il est content!] en compagnie d'un jeune homme [voir l'amour!, voir le Banquet]. SES GROSSES CHAUSSURES (= de guerre) gisent à terre et son gros manteau [militaire] est délaissé.

→ on est vraiment en présence d'un tableau allégorique du retour à la paix, comme dans une peinture du 17^{es}.

⇒ Le citoyen heureux est ramené vers l'enfance, le stade du nourrisson des Femmes :

« Allons, ouvrez les mâchoires. » (p 228)

Vient ensuite la scène, comique encore, du retournement d'attitude de "l'homme" (toujours égoïste) qui passe de la méfiance à l'opportunisme profiteur ... avec une "raison" de parfaite mauvaise foi, de surcroît :

« J'irai donc. Car pourquoi rester là à ne rien faire, quand la cité en décide ainsi ? »